

Le passage de Jean-Paul Sartre à Porto: brefs échos dans la presse

José Domingues de Almeida

Univ. do Porto

Si, comme le regrettait De Gaulle, «On n'emprisonne pas Voltaire», il est tout aussi sage de reconnaître que l'on n'oublie pas Sartre», dont le nom et l'œuvre résonnent, à différents titres, dans les deux siècles qui nous font, et notamment dans ce pays qui sut l'accueillir avec un indéniab le enthousiasme intellectuel dans la foulée des événements révolutionnaires d'avril 1974.

Car Sartre reste intimement lié aux ambiguïtés du siècle passé, dont il est le dernier *intellectuel*, comme l'a si bien rappelé, sans trop le regretter d'ailleurs, Régis Debray dans *Intellectuel français, suite et fin*¹; cette caste dépassée par le cours de l'Histoire et rattrapée par la Technique.

La question n'est plus aujourd'hui de savoir si Sartre a eu tort ou raison au vu des développements historiques ultérieurs, mais plutôt d'inscrire sa pensée, son théâtre et son engagement politique dans la logique du «siècle», cette notion déconcertante dont Alain Badiou, en philosophe, évoquait les apories dans son dernier essai *Le Siècle*².

Il ne s'agit plus de se pencher sur ce qui s'est passé dans le siècle, mais plutôt, d'interroger ce qui s'y est *pensé*, «comment le siècle a pensé sa pensée», dira Badiou. Dans le sillage de ce qui «(...) s'est pensé d'antérieurement impensé, voire d'impensable»³, nous sont parvenus des mots-clefs inoubliables bien que *datés*: «L'enfer, c'est les autres»; «L'existence précède l'essence»; «L'existentialisme est un humanisme», et j'en passe. Autant de clins d'œil à la perplexité du siècle qui s'engendre devant nos yeux.

Par ailleurs, la commémoration dans cette école se place forcément sous le signe du souvenir singulier du passage de Sartre à la FLUP; moment célébratif de la rencontre asymptotique du Sartre maoïste, anti-américain, avec le Portugal d'avril, laboratoire de toutes les expériences gauchistes.

¹ Cf. DEBRAY, Régis – *I.F. suite et fin*, Paris, Gallimard, 2000.

² Cf. BADIOU, Alain – *Le Siècle*, Paris, Seuil, 2005.

³ *Ibid.*, p. 13.

Le bref passage ou séjour de J-P. Sartre à Porto, début avril 1975, alors que l'intellectuel du siècle est déjà âgé et en fin de route, coïncide avec une période plutôt trouble du Portugal suite aux événements révolutionnaires qui animent le pays depuis un an, et en font la destination obligée d'un pèlerinage idéologique obligé pour l'*intelligentsia* européenne de gauche d'Europe occidentale en mal de Révolution.

Il faut rappeler que le vieux continent vit les pires moments de la guerre froide, d'un difficile équilibre de forces déployées sur son sol, artificiellement divisé, entrecoupée par de vagues promesses de *détente*.

Force est également d'évoquer le contexte idéologique qui se vit à l'intérieur de la gauche. Les compromissions et les déviations du marxisme historiquement appliqué à l'Est et qui ont fait essaimer un peu partout les partis gauchistes trotskistes dont s'est rapproché Sartre lui-même. Le Portugal vit sous la vague *nationalisante* du gongalvisme. Tous les excès sont dès lors permis.

En revanche, les espoirs gauchistes semblent bloqués ou acculés au terrorisme en Europe, où la croissance, malgré tout, ainsi qu'une première construction communautaire (CEE), ou encore le succès non (voire anti-) révolutionnaire de la sociale-démocratie scandinave prévalent sur tout rêve de renversement, ou transpose ce fantasme collectif vers d'autres aires vierges où la Révolution, cette catégorie moderne par excellence, indissociable du siècle, est vraiment au programme. C'est le cas de l'Afrique postcoloniale, de l'Amérique latine ou... du Portugal d'avril.

A cet égard, Sartre adopte publiquement des positions en rupture avec ce qu'il avait prôné précédemment. Il se dit favorable à l'occupation des maisons et entreprises privées, comme symptôme d'un socialisme en marche. Il préconise le modèle yougoslave d'autogestion des entreprises comme processus à suivre par le prolétariat portugais.

Il se méfie aussi de la presse, à qui devrait échoir la tâche d'explication des enjeux des changements en cours, même s'il souligne son appartenance à gauche. Il nargue la politique américaine et son interventionisme; préfère la voie du socialisme chinois à l'orthodoxie kremliniste pour la politisation des masses, et pressent que les chances d'une option socialiste au Portugal sont encore complètes⁴; ce que l'avenir devait démentir, intégration européenne et (néo)libéralisme à l'appui.

En outre, les élections lui inspirent la plus grande méfiance. Il en parlera comme d'un «attrape-nigaud» nécessaire, mais auquel il faudra substituer une démocratie directe, un concept qu'il n'expliquera jamais, d'ailleurs⁵.

⁴ *O Comércio do Porto*, 3 avril 1975. Cf. aussi l'entretien avec Arnaldo Saraiva, *Árvore*, boletim da Cooperativa Árvore, n° 1, mai 1975.

⁵ *Ibidem*.

Or, les soubresauts révolutionnaires portugais ont fomenté l'expression, parfois antagonique, de tous les mouvements de gauche, des plus radicaux aux plus disciplinés par le Parti. Toutes les mouvances s'y croisent, et activent une atmosphère en ébullition propice à tous les débats sociétaux; et en tous cas aux antipodes des postures droitières de la France post-gaullienne de Pompidou et D'Estaing.

Par ailleurs, l'intelligentsia et l'Ecole françaises règnent en maîtresses sur tout un pan de la culture occidentale, aussi bien dans le domaine littéraire que dans l'ensemble des sciences humaines. Les mots de France, ou plus précisément de la rive gauche parisienne, de Saint-Germain-des-Prés, ont la cote bien au-delà des frontières gauloises.

Ils inspirent un mode de pensée indépassable, axé sur les sciences sociales, dont se réclament ou que citent à l'envi les Universités étrangères.

Le français, même s'il connaît déjà en Europe du Nord un déclin de sa situation de rayonnement, est toujours une référence incontournable dans le sud, surtout pour ce pays qui se vante d'être, la séculaire méfiance envers la Castille aidant, le plus francophile du monde.

Une lecture de la presse de l'époque fait de suite apparaître plusieurs faits frappants. D'abord, la mauvaise qualité graphique des quotidiens traduit l'empressement et l'effervescence informative.

Ensuite, certains titres de quotidiens, liés çà et là à certaines mouvances politiques ou trop enclins aux aléas économiques du futur marché médiatique, sont aujourd'hui sortis de scène. C'est le cas du quotidien *O Século*, une référence de l'information écrite pendant des décennies, ou encore de feu *O Comércio do Porto*, disparu il y a peu.

Par ailleurs, les pages feuilletées de ces journaux reflètent une ouverture sociétale et une évidente mutation des mœurs, repérable à l'affiche de plusieurs films pornographiques, et une liberté d'expression fraîchement acquise et profusément mise à profit. A ce titre, il est frappant de lire dans ces pages l'abondance d'annonces syndicales, de comités et d'organisations diverses appelant à la mobilisation générale.

Elles trahissent encore une forte présence française dans la culture médiatique. *Jules et Jim* de François Truffaut, *Le Baiser* (film érotique), une représentation de la pièce *La Cage aux Folles* de Jean Poiret avec le jeune acteur Nicolau Breyner au Teatro Monumental, ou encore *Les Valseuses*, sous réserve de scènes éventuellement choquantes... *Toute une vie* de Claude Lelouch rivalise avec le cultuel *Orange mécanique*.

C'est dans ce contexte plutôt houleux, et ouvert à tous les espoirs que Sartre et Beauvoir débarquent à Porto. «Deux inconnus dans la ville» comme le titrera *O Comércio do Porto*⁶. Sartre est arrivé de Lisbonne en

⁶ *Ibidem*.

avion, à 18h50 dans le petit aéroport, d'aucuns diront aéroport, de Pedras Rubras.

Tout comme à Lisbonne, la foule accueille ce bonhomme «rabougri, mais encore hautain et capable de s'imposer en autorité»⁷, venu pour «parler aux Portugais»⁸. Le Castor a préféré s'offrir du paysage et est arrivée en train (*foguete*, précise *O Comércio do Porto*⁹) à Campanhã à 18h30.

On attend toujours Foucault, aujourd'hui ou demain¹⁰, maître à penser et porte-drapeau d'un structuralisme qui supplante déjà un peu partout les idées sartriennes et le marxisme, et qui fera encore (mais pour combien de temps ?) rayonner les mots de France.

Le couple mythique est, signale *O Comércio do Porto*, hébergé à l'hôtel D. Henrique dans la ville basse¹¹. Il est attendu pour un «séminaire/débat public» dans l'ancienne Faculté des Lettres de Porto, même si les deux intellectuels affirment n'avoir aucun projet déterminé, et vouloir contacter avant tout les «milieux ouvriers»¹².

En effet, la presse retiendra dans le bilan du séjour portuais une visite guidée dans une usine textile autogérée de Guimarães, Sousa e Abreu. A son hôte, l'universitaire Arnaldo Saraiva, Sartre insiste sur le caractère provisoire du modèle d'autogestion comme moyen de passage vers une révolution socialiste et un apport de taille du prolétariat portugais¹³.

Ce même prolétariat qu'il s'agit de conscientiser, surtout dans le nord rural et conservateur. Une tâche que Sartre assigne volontiers aussi bien à l'armée qu'aux étudiants¹⁴.

Ce public étudiant attendait le couple à la Faculté des Lettres de Porto. La salle est comble. Arnaldo Saraiva présente l'intellectuel dans le contexte de sa production philosophique et littéraire et du processus révolutionnaire en cours. Le sage prétend d'entrée de jeu être venu pour entendre. Intimidé, le grand amphithéâtre finit par se taire. Les quotidiens se feront l'écho de ce *flop* médiatique. Sans concession, *O Comércio do Porto* titre «Sartre à la Faculté des Lettres: écouter beaucoup et parler peu»¹⁵.

Le silence surprend Sartre, qui se dit mal informé et entend en savoir plus de ces étudiants apathiques, aphasiques, voire *embourgeoisés*. Sartre

⁷ *Ibidem*.

⁸ *Ibidem*.

⁹ *Ibidem*.

¹⁰ *Ibidem*.

¹¹ *Ibidem*.

¹² *Ibidem*.

¹³ Cf. *O Comércio do Porto*, 5 avril 1975.

¹⁴ Cf. *O Século*, 3 avril 1975.

¹⁵ *O Comércio do Porto*, 3 avril 1975.

en vient à s'irriter devant la salle la plus muette jamais rencontrée par l'auteur de *La Nausée*¹⁶.

Présentée par une certaine Isabel Pires de Lima, assistante et aujourd'hui ministre de la Culture, Simone de Beauvoir, dont on écorche parfois le nom¹⁷, développe son thème favori, élargi pour la circonstance : «L'exploitation de la femme dans la société capitaliste»¹⁸.

Le Castor n'hésite pas, dans l'air du temps, à comparer la condition de la femme dans le système capitaliste à celui des colonies libérées du joug impérialiste¹⁹. Le sort de la femme dans l'ex-URSS ou en Chine en devient presque enviable.

Le Castor s'en prend à la «dépendance vis-à-vis des hommes et des lois» ayant conduit à la subalternisation professionnelle de la femme²⁰. En bonne féministe des années soixante-dix, l'auteur du *Deuxième Sexe* accuse, rapporte *O Século*, la «civilisation patriarcale». Elle prône, devant un auditoire ébahi une «décolonisation de la femme»; à savoir un changement des rapports femme-homme, corollaire de la mutation en cours des rapports de production tels qu'ils sont perçus par le récit marxiste²¹.

Le passage de Sartre et du Castor à Porto vu dans la presse portugaise et portuaise marquent la cristallisation d'un moment historique du pays et, de surcroît, de l'intellectuel occidental. Un dernier portrait ou sursaut de l'Histoire avant la dormition généralisée du siècle; une ultime métaphore des possibles et des espoirs d'une époque qui nous semble bien révolue, mais que l'on se prendrait presque à regretter.

¹⁶ *O Século*, 3 avril 1975.

¹⁷ Cf. le titre de *O Século*, 2 avril 1975.

¹⁸ Cf. *Ibidem*. Cf. aussi *Jornal de Notícias*, 3 avril 1975.

¹⁹ Cf. *O Século*, 3 avril 1975.

²⁰ *Ibidem*.

²¹ Cf. *Jornal de Notícias*